



Edition 2011 : « Homo d'ici et d'ailleurs »

Séances du 25 et 26 Novembre 2011



Les vieux chats

Date de sortie cinéma : [21 mars 2012](#)

Réalisé par [Sebastián Silva](#), [Pedro Peirano](#)

Avec [Belgica Castro](#), [Claudia Celedón](#), [Catalina Saavedra](#)

Titre original : Old Cats
Long-métrage [américain](#), [chilien](#) .
Genre [Drame](#)
Durée : 01h28min

Année de production : [2010](#)
Distributeur : [Memento Films Distribution](#)

Résumé :

Une journée particulière dans la vie d'Isadora, octogénaire des quartiers chics de Santiago du Chili : sa fille Rosario a l'intention de se refaire une santé financière en la contraignant à vendre l'appartement familial...

Entretien avec les deux réalisateurs : Quelle est la genèse du film ?

Pedro Peirano : Le film s'est esquissé plus ou moins au moment où nous avons réalisé La Nana. Nous voulions tourner avec Belgica Castro, avec laquelle nous étions devenus amis depuis le premier film de Sebastián, La Vida Me Mata. Elle y jouait un petit rôle et nous souhaitons qu'elle soit le personnage principal de notre nouveau film. C'est une comédienne de théâtre légendaire au Chili. Elle a 90 ans et une carrière bien remplie.

Sebastián Silva : Fiction ou documentaire, il nous importait de tourner avec Belgica et son mari,

Alejandro. L'idée a séduit Pedro qui aime beaucoup les personnes âgées. J'avais depuis longtemps en tête l'image d'un vieillard dans la rue, au milieu de la foule, qui perd tous ses repères, en somme je souhaitais représenter un épisode de la maladie d'Alzheimer. La frontière entre la bonne santé mentale et la folie m'a toujours intéressé.

Pouvez-vous commenter le titre ?



P.P : Nous avons tourné dans l'appartement de Bélgica Castro. Nous voulions que les meilleures conditions de tournage soient réunies pour elle. Les chats lui appartiennent et règnent dans la maison. Ce sont de véritables stars. Ne pas les inclure dans l'histoire était inconcevable.

S.S : Le titre a aussi quelque chose de péjoratif. On aurait pu

appeler notre film « vieilles pantoufles », en référence à nos vieux protagonistes.

Comment définiriez-vous votre film ?

P.P : C'est un drame qui comporte des éléments de comédie. Il nous est impossible de ne pas intégrer de l'humour à nos histoires. D'autant qu'on s'attache ici au point de vue d'une femme âgée, ce qui n'est pas un sujet évident à traiter au cinéma.

S.S : Où il y a du drame, il y a de l'humour. La situation est très triste mais drôle. Si vous revoyez le film une seconde fois, de nombreuses situations embarrassantes pour les personnages provoquent le rire. Nos films croisent différents genres cinématographiques. Les Vieux Chats appartient autant à la comédie qu'au drame.

P.P : i>Nous voulions que notre film suive le mouvement de la vie. Certains peuvent voir dans le dénouement un happy end car Isidora est enfin en paix. Mais cette paix-là n'est pas satisfaisante à mon sens.

S.S : On a l'impression à la fin qu'Isidora renonce. C'est comme si elle n'était dorénavant plus là. Elle abandonne et c'est un crève-cœur pour moi que de la voir assise-là, avec son désespoir, ses chats. Je trouve que c'est vraiment terrifiant.

Votre collaboration s'avère très fructueuse. Comment travaillez-vous ensemble ?

P.P : Du scénario à la réalisation, nous partageons tout. Nous n'avons pas de rôle clairement défini. Parfois Sebastián sera plus pertinent que moi, parfois je prends le relais. C'est rare une telle osmose : nous travaillons ensemble de manière organique. Par exemple, je voulais que [Catalina Saavedra](#) soit dans le film mais j'ignorais comment introduire son personnage. Sebastián a suggéré qu'elle devienne la petite amie de Rosario, la fille du couple. J'étais opposé à cette idée car j'imaginai plutôt un fiancé pour Rosario. Mais quelques jours plus tard, j'ai appelé Sebastián pour

lui dire que j'acceptais, à condition que le personnage s'appelle « Hugo ». Il a ri au moins pendant cinq minutes au téléphone, avant d'accepter à son tour.

S.S : Pedro m'a aidé à réécrire le scénario de mon premier long métrage et depuis ce temps-là, je suis devenu dépendant de lui car c'est un très grand raconteur d'histoires. Pour [La Nana](#), nous avons écrit le scénario ensemble, à partir d'un synopsis de trente pages que j'avais rédigé avec ma sœur. Ce troisième film, nous l'avons développé ensemble du début jusqu'à la fin. Travailler avec Pedro m'inspire beaucoup. Il a beaucoup d'assurance et d'élégance.

Votre précédent film, La Nana, racontait comment une femme se libérait de sa prison intérieure. Les Vieux Chats décrit un processus inverse : l'enfermement d'une vieille femme dans la maladie. Êtes-vous d'accord ?

S.S : Oui mais ce n'est qu'une fois le film achevé qu'on peut l'interpréter et noter les coïncidences avec nos réalisations antérieures.

P.P : La Nana montrait qu'on pouvait changer sa vie à chaque instant. Ce film-ci expose - peut-être est-ce un hasard ? - le moment où il est trop tard pour le faire. Cet enfermement physique était le seul moyen de montrer la souffrance d'Isidora. On a commencé par montrer l'appartement comme une prison, puis son corps selon une approche plus organique. La scène où elle tente de descendre les escaliers repose sur cette idée que si elle l'avait fait trente ans auparavant, elle aurait pu rattraper sa fille et parler avec elle. Mais c'est trop tard aujourd'hui.

La panne d'ascenseur fait d'Isidora une captive. Souhaitiez-vous ainsi renforcer le sentiment de claustrophobie ?

P.P : Cette histoire est vraiment arrivée à Bégica Castro. C'est même le point de départ du film. Au fil de nos conversations, elle nous a donné beaucoup de matière pour notre scénario. Son mari, qui est le même à l'écran qu'à la ville, nous a dit que cet ascenseur tombait sans arrêt en panne, ce qui est terrible pour Bégica qui ne peut emprunter les escaliers, en raison de son âge.

S.S : Cette panne est un agent dramatique formidable qui crée de la tension et donne le sentiment qu'Isidora est enfermée dans une tour. C'est en même temps un élément si simple !

N'était-ce pas un défi de tourner une majorité de l'action dans un petit appartement ? Comment avez-vous réglé vos scènes ?

P.P : Nous connaissions parfaitement les lieux et nous avons dessiné des croquis. Les déplacements des personnages étaient établis ; nous avons disposé des spots un peu partout dans l'appartement et installé un mini plateau de cinéma. Seuls les acteurs et nous-mêmes pouvions être présents, compte tenu de l'espace. Sauf pour les scènes avec les chats. Nous devions mobiliser pas mal de monde pour les pousser devant la caméra car ils se cachaient derrière le canapé. D'ailleurs, ils nous ont abîmé un tapis très cher qu'on nous avait prêté pour l'occasion !

S.S : Avec [La Nana](#), j'ai acquis un certain entraînement pour filmer dans les lieux exigus, même si la maison était plus grande. Le défi avec Les Vieux Chats était de ne pas faire du théâtre filmé. Nous avons multiplié les angles et les longues prises où l'on suit les personnages dans leurs déplacements. On a aussi eu recours aux gros plans sur les visages : ce sont des espaces infinis où se dessinent des émotions et les émotions n'ont pas de murs. Être dans les yeux de nos personnages aère le film.

On ne peut condamner aucun de vos personnages, même Rosario la fille cupide. Était-ce votre volonté de leur laisser à tous une chance ?

P.P : Oui même si Sebastián avait coutume de dire que tous les personnages méritaient de mourir !

Nous les aimions et les détestions tour à tour. Mais nous ne souhaitons pas les accabler, en effet. Quand vous faites un film avec une vieille femme, vous avez tendance à éprouver de la pitié pour elle. Puis vous découvrez qu'elle a un passé, qu'elle a commis des erreurs.

S.S : Il n'existe pas de personnes complètement mauvaises, sauf dans les films hollywoodiens. Nos personnages ont du relief et cela n'aurait eu aucun intérêt que Rosario soit simplement méchante. En fait, elle est ravagée. C'est une victime et une pauvre âme, emprisonnée dans un cercle vicieux. Mais elle est absolument vulnérable et digne d'amour. L'affection que lui porte sa partenaire la rend moins méprisable. Ce film embrasse la médiocrité d'une manière tout à fait intéressante car généralement les personnages doivent se racheter ou tirer de grandes leçons de vie. Mais la plupart du temps, les individus ne changent pas. C'est d'autant plus intéressant de montrer cette absence d'évolution qu'elle ressemble à la vie. La compassion de Rosario n'a qu'un temps et sa cupidité reprend le dessus à la fin.

La scène avec les « abeilles humaines » est surréaliste. On pense d'abord être dans la tête d'Isidora, en proie à des hallucinations, puis l'on se rend compte que ce sont des comédiens. Pourquoi cette fausse piste ?

P.P : Nous voulions que les spectateurs croient que nos effets étaient « cheap » comme dans les films indépendants fauchés, avant qu'ils ne réalisent qu'il s'agit de personnages déguisés. C'était une blague. Isidora suit l'un des comédiens dans le parc parce qu'il lui rappelle quelque chose de familier et de plaisant, elle qui ne reconnaît plus rien en cet instant. Nous étions initialement partis sur des elfes mais les abeilles sont plus colorées et tranchent avec la palette graphique de notre film.

S.S : On voulait faire croire aux spectateurs que les réalisateurs avaient perdu la boule, en usant d'artifices aussi minables pour figurer les hallucinations d'Isidora. Mais cette scène tend aussi à montrer comment ses perceptions et sa confiance vacillent. C'est à la fois triste et effrayant.

De film en film, vous tournez toujours avec les mêmes acteurs. Pourquoi cette démarche ?

P.P : Peut-être est-ce parce que ce sont les seuls acteurs que nous connaissons au Chili ! Sérieusement, ils sont uniques. Nous avons construits nos derniers films autour de deux comédiennes. Nous nous sentons à l'aise avec ces excellents interprètes qui ne sont pas beaucoup apparus à la télévision et encore moins dans des soap operas.

S.S : Bélgica a conservé son intégrité et son authenticité tout au long de sa carrière. À 90 ans, elle fait preuve de goût, de discernement et d'érudition. C'est un être admirable, en plus d'être une comédienne très professionnelle. J'ai confiance en son jugement. Plus qu'une actrice, c'est une collaboratrice, au même titre que les autres comédiens avec lesquels la communication est très facile. Les investir d'une nouvelle personnalité à chaque film est très amusant. Comme par exemple transformer la bonne de [La Nana](#) en « Hugo » et la mère de famille catholique, en lesbienne toxicomane.

Claudia Celedón joue le rôle ingrat de la fille intéressée, lesbienne et junkie. Comment avez-vous abordé avec elle son difficile personnage ?

P.P : Nous l'avons malmenée ! Elle a un très fort tempérament, plus proche de son personnage ici que celui de la mère de famille dans [La Nana](#). Nous voulions qu'elle connaisse son texte sur le bout des doigts.

S.S : Elle a tendance à trop faire confiance à sa forte présence mais comme elle a ici beaucoup de dialogues, nous avons dû effectivement la menacer. Elle a fourni un bel effort qui a été payant.

P.P : Elle devait se comporter comme une garce car au départ, on la découvre à travers les yeux de sa mère. Tous les personnages, au début, sont vus à travers le prisme d'Isidora. De sorte qu'ils

frôlent la caricature comme « Hugo », perçue d'emblée comme un clown mais finalement pleine de compassion. Caricaturaux dans un premier temps, les protagonistes s'humanisent peu à peu. Rosario se met à exister, de la même manière, en dehors du point de vue de sa mère. Elle n'a pas tort quand elle veut que sa génitrice aille vivre dans un autre endroit, plus adapté à sa condition physique. C'est très dur d'incarner un tel personnage mais Claudia s'en est remarquablement sorti.

Plus qu'un époux, Alejandro Sieveking joue l'ange gardien d'Isidora. Comment ce duo, uni à la ville, s'est imposé à vous comme un couple de cinéma ?

P.P : Alejandro est un auteur dramatique réputé au Chili. Il est plus jeune que Bélgica et tous deux s'aiment énormément. Aux antipodes de leurs personnages dans la vraie vie, ils boivent du whisky, commentent l'actualité, débattent de cinéma, de culture. Leur compagnie est très agréable. Ce n'était pas évident d'en faire un vieux couple pour les besoins de la fiction. Alejandro, dans le film, est comme un Parrain qui arbitre un duel. Isidora ne gagne pas à la fin. Elle nage dans une paix paradoxale et a pris acte, sans doute, qu'il était trop tard.

S.S : C'est un couple avec lequel vous avez envie de nouer une relation d'amitié forte. Ils sont tellement drôles et cultivés. Leur alchimie est évidente, d'autant que ça fait 50 ans qu'ils sont ensemble. Ils se connaissent parfaitement. Les réunir à l'écran relevait de l'évidence.

La transformation physique de Catalina Saavedra, très masculinisée ici, est étonnante. En est-elle à l'initiative ?

P.P : Absolument. C'est la meilleure comédienne que je connaisse au Chili. Jouer le rôle de [La Nana](#) été déjà surprenant pour elle. Elle était ravie d'interpréter ici un personnage comique. Elle a placé des prothèses derrière ses oreilles pour les déformer et pendant les répétitions, elle se comportait comme un singe. Elle a élaboré toute l'attitude physique de « Hugo ». Nous avons utilisé beaucoup d'artifices pour nos personnages. Par exemple, le frère (qui jouait le père de famille dans [La Nana](#)) était affublé de fausses dents très longues. Quant à [Claudia Celedón](#), elle fait beaucoup plus jeune dans la vie. Pour le film, elle a des cheveux blancs et son visage est ruiné par le maquillage. Nous nous sommes beaucoup amusés.

Jugez-vous votre film politique au regard de ce qu'il dévoile des relations parents- enfants, de l'argent, de la place des personnes âgées dans la société chilienne ?

P .P : Bien sûr même si ce n'était pas notre intention première. C'est un film universel. Tout le monde doit faire face à la vieillesse un jour.

S.S : La politique se loge partout : dans les relations au sein des familles, au bureau, avec les voisins mais personnellement, je préfère me tenir à l'écart de ces considérations. La vieillesse, les problèmes de famille, être une mère négligente : ces aspects parlent à tout le monde. Notre film n'est pas typiquement chilien, à part pour ces problèmes d'ascenseur !

Commeaucinema.com

Critiques :

Le Chilien Sebastián Silva (*La Nana*), cette fois accompagné derrière la caméra par son fidèle co-scénariste Pedro Peirano, propose une évocation de l'usure du temps, celle dont l'humain réalise trop tard à quel point il en a été victime, pris au piège des habitudes. Une confiance un brin excessive dans les ficelles dramatiques ne les empêche pas d'atteindre une justesse certaine. Les « vieux chats », au sens littéral du titre, on ne les voit pas souvent, mais ils n'en imposent pas moins leur mesure au film de Silva et Peirano. Les deux chats du couple de retraités Isidora et Enrique sont un peu les détenteurs de la sérénité du foyer, seules bêtes vivantes dans un appartement rempli de reproductions d'animaux, imperturbables tandis que leurs maîtres se tourmentent et se



questionnent sur le passé, le présent et l'avenir. Isidora se débat avec sa hanche défaillante et sa tête aux prises avec la maladie d'Alzheimer. Enrique doit veiller sur elle, se charger de l'administration et des contacts nécessaires avec le quotidien et la modernité. Leur journée se présente mal : d'abord, c'est l'ascenseur qui tombe en panne, coupant Isidora du

monde extérieur ; puis c'est Rosario, la fille surexcitée de celle-ci – pas d'Enrique –, qui choisit de débarquer à l'improviste avec sa réserve de cocaïne et sa petite amie Beatriz re-prénommée Hugo, dans l'espoir de faire déménager le vieux couple et de récupérer l'appartement. L'heure est, comme on le pressent, aux règlements de comptes et à la prise de conscience, de part et d'autre, des blessures et des manquements.

On pourrait butter sur les quelques facilités employées par les auteurs : le personnage de la fille prodigue lesbienne et droguée, qui accumule les singularités pour accentuer le choc des générations ; ou la mise en scène parfois complaisante des égarements pathologiques de la vieille femme, quand sons étranges et ralentis matérialisent ceux-ci comme des balades dans un imaginaire, ou quand des zooms sur-signifient l'agression de l'environnement. Ce serait cependant ignorer que ces quelques trucs de faiseur de drame ne font qu'enrober une réelle justesse de regard sur les personnages. Même les clichés auxquels ceux-ci s'exposent (le couple lesbien farouche, les retraités attachés à leurs habitudes et en difficulté avec l'informatique...) quittent leur statut de vignette publicitaire pour trouver une incarnation tout en nuances, s'inscrivant dans un quotidien crédible. Et puis, qu'ils soient d'une caractérisation surchargée – comme Rosario – ou plus sobre, tous sont traités d'un regard égal, sans hiérarchisation ni distribution de rôles par un quelconque demiurge. Chacun agit en bien ou en mal au gré de ses humeurs et de ses hésitations – ce qui place le film dans un registre comique oscillant entre légèreté et noirceur –, et chacun joue à sa façon avec un même adversaire omniprésent : le temps.

C'est la petite singularité de ces *Vieux Chats* qui s'inscrivent dans le genre du règlement de comptes familial, non pour la teneur de l'attendu déballage de linge sale – comme le veut trop souvent ce genre balisé – mais dans le suspense prégnant ménagé par le délai que met ce groupe à réaliser comme il en est arrivé à l'état déplorable actuel de ses relations. Ce délai, les personnages l'entretiennent par leurs tractations diverses avec le temps : Rosario retarde l'issue – quitte à la fuir lorsqu'elle pourrait venir, ainsi dans la prenante scène de l'escalier – en maintenant l'ambiguïté sur ses intentions (fille aimante et blessée, ingrate et cupide, ou un peu de tout ça ?) ; Isidora hésite, se dérobe, s'en remet à son mari ou prend soudain l'initiative, ses jambes ne la portent pas très bien, sa mémoire a des ratés et elle décide même de tricher avec celle-ci pour accélérer la résolution. Ainsi, travaillant un terrain connu et rebattu, le film de Silva et Peirano dessine, l'air de rien, une petite mais pas anodine dissertation sur le rapport de l'être humain à la vie qu'il laisse couler.

D'une beauté brute à couper le souffle, le dernier long-métrage de Sebastian Silva et Pedro Peirano étreint vivement le cœur. Pas d'artifice (ni musique extra diégétique, ni effets à la mode), un dispositif très simple (un appartement et une caméra qui tourne autour des corps et des esprits agités) et des comédiens exceptionnels; un cinéma de fiction tellement réaliste que nos repères en sont chamboulés.



Alors qu'aujourd'hui les lois filmiques sont au remplissage (sonore comme matériel), Sebastian Silva et Pedro Peirano se débarrassent de tout ce qui est superficiel, prouvant que les silences sont des mesures rythmiques à part entière. Cette nudité de l'écriture nous émeut progressivement car il faut s'habituer au vide qui résonne sèchement.

Les vieux chats nous invite, en effet, au creux de la vague, à

l'âge où la tête divague et le corps n'est plus que moteur enrayé. Entre Isidora, le réel et le temps, le charme semble se rompre. Les réalisateurs, avec élégance et sobriété, inclinent leur caméra au nord, au bord des yeux de l'héroïne octogénaire, capturant douloureusement son désespoir et son détachement. Dès les premières séquences, l'empathie se fait sincère. On souffre physiquement avec la vieille dame lorsque celle-ci tente de descendre les marches de l'escalier (elle habite au huitième étage). Des scènes de vie quotidienne mises en scène avec une émotion toujours juste.

Le travail collaboratif de Sebastian Silva et Pedro Peirano approche la perfection. En mélangeant les couches conflictuelles (crise familiale, crise de confiance, crise d'identité), les cinéastes chiliens tiennent là un film cru et puissant. Le jeu avec les métaphores (comme celle des vieux chats), les respirations, ou encore les gros plans, inspire une atmosphère à la fois amère et mélancolique. D'une pureté pétrifiante.